

# La naissance du vicus mérovingien de Liège

Jacques STIENNON,

Professeur à l'Université de Liège,  
Président de la Commission des fouilles  
de la place Saint-Lambert à Liège

Dans une remarquable introduction, trop peu méditée par les historiens, à son classique ouvrage sur *La Cité de Liège au Moyen Âge*, Godefroid Kurth écrivait, à propos des villes : « Il n'en est pas une seule qui, prise séparément, ne nous offre en raccourci, dans l'ensemble de ses vicissitudes, l'image de la civilisation. Ce que les annales de chacune ont de local n'intéresse que ses enfants, ce qu'elles offrent d'universel captive et intéresse toute l'Humanité »<sup>1</sup>.

Par ces réflexions, le grand historien traçait, en filigrane, l'image de Liège, celle qui peut émouvoir ses habitants, celle qui doit retenir l'attention des étrangers qui se penchent sur son passé. Les fouilles entreprises par Hélène Danthine, Marcel Otte et Janine Alénus-Lecerf me semblent offrir, par conséquent, un modèle et une leçon qui pourraient s'appliquer à bien des cas d'archéologie urbaine dans nos régions et en Europe.

Ces fouilles ont été conduites par des archéologues de profession. Ils se sont volontairement cantonnés dans les limites de leur discipline, pour donner à leurs investigations le maximum de rigueur et d'objectivité. Certes, ils ne sont pas restés indifférents à l'histoire du site dont ils creusaient les profondeurs, mais, avec une modestie et une générosité dont on doit leur être reconnaissant, ils ont laissé aux historiens — oserais-je dire aux manieurs de textes ? — le soin d'éclairer par l'histoire les traces qu'ils avaient progressivement mises au jour. Ainsi, Jean-Louis Kupper a-t-il pu déjà en tirer quelques conclusions auxquelles on peut donner son adhésion<sup>2</sup>.

En prenant connaissance des résultats de la prospection de la zone orientale de la place Saint-Lambert, une image s'ébauche peu à peu, qui se précisera sans doute lorsque nous aurons à notre disposition l'ensemble du rapport.

Cette image, c'est celle d'un croissant fertile. Son extrémité occidentale correspond à l'emplacement de l'ancien square Notger ; il développe et élargit sa courbe en englobant le dôme alluvionnaire formé par les atterrissements de la Légia, et son extrémité orientale rejoint la voie de

pénétration parallèle à la Meuse, qui porte depuis des siècles la dénomination de Féronstrée.

Les terres amenées sur la future place Saint-Lambert par le cours impétueux de la Légia ont permis d'abord l'implantation d'un habitat préhistorique dont une exploitation agricole prendra le relais à l'époque romaine. Centrée sur un ensemble de bâtiments, cette villa mettra en valeur un territoire qui s'étendait certainement jusqu'à la rive gauche de la Meuse, située à l'emplacement de l'actuel Sarma-Grand Bazar, et couvrait peut-être une grande partie de cette vallée étranglée, en partie marécageuse, que parcouraient les bras nombreux du fleuve.

Comme l'a bien expliqué Marcel Otte, la destruction de cet établissement, au cours du IV<sup>e</sup> siècle, n'a dû représenter qu'une césure insignifiante dans l'occupation du site<sup>3</sup>. A l'époque mérovingienne, cette occupation était déjà intensive et Liège, en tant qu'agglomération urbaine, s'inscrit définitivement dans l'histoire. C'est cette implantation mérovingienne que nous pouvons maintenant retracer, avec un degré important de certitude, grâce à la campagne de fouilles qui s'est déroulée à partir de 1977, campagne qui a été aidée par les découvertes sporadiques du XIX<sup>e</sup> siècle et, surtout, par celles de 1907.

Si nous entamons la reconstitution de ce paysage urbain de Liège par l'extrémité orientale du croissant fertile, qui correspond à la partie terminale, aujourd'hui disparue, de la colline du Publémont, nous rencontrons les premiers témoignages d'un habitat contigu. La mort est le signe paradoxal de la vie, et l'existence d'un cimetière, sur le promontoire terminal de cette arête dorsale, prouve la proximité immédiate d'un groupement humain dont les défunts viennent s'aligner, côte à côte, tournés vers l'Orient.

Plusieurs textes en relatent la présence, en 1326, en 1556 et, plus près de nous, en 1860.

En 1326, selon Jean d'Outremeuse — dont le témoignage, en l'occurrence, ne peut être suspecté — on procéda au nivellement de la colline sur laquelle étaient installées les collégiales de Saint-Pierre et Sainte-Croix, pour y aménager un passage que l'on pava « de bonnes pierres ». Au cours de ces travaux, les ouvriers mirent au

<sup>1</sup> Godefroid KURTH, *La cité de Liège au moyen âge*, t. 1, Bruxelles-Liège, 1909, p. XXVII.

<sup>2</sup> Jean-Louis KUPPER, *Les sources écrites, des origines à 1185*.

<sup>3</sup> Marcel OTTE.

jour un certain nombre de cadavres accompagnés de débris d'épées rouillés. Cette découverte suscite émoi et curiosité. Certains imaginèrent que l'on se trouvait en présence des meurtriers de saint Lambert. Jean d'Outremeuse propose une autre explication : il s'agirait des Normands occis par les troupes de l'évêque Francon<sup>4</sup>. A ce propos, Godefroid Kurth note avec pertinence que ces deux explications « montrent, sur le vif, le travail de l'imagination populaire qui, toujours, explique par tel ou tel fait connu les problèmes de l'histoire ou de l'archéologie »<sup>5</sup>.

Le même événement se répéta, en 1556, lorsque Jean Brix, chanoine de Saint-Pierre, et son confrère Liévin Torrentius, archidiacre de Brabant, firent creuser les fondations de leurs maisons canoniales sur la même colline. On y retrouva les ossements de quatre cadavres accompagnés de leurs armes. Le héraut d'armes Henri Van den Berch, qui relate cette découverte, relaie à cette occasion la tradition orale de la victoire de l'évêque Francon sur les Normands en 881<sup>6</sup>.

En 1860, lors de l'aménagement du square Notger, les ouvriers butèrent à nouveau sur les restes de ce cimetière. Mais laissons la parole à Théodore Gobert qui mentionne la trouvaille.

« En déblayant l'amas de sable qu'on appelait *la butte Notger*, vers le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, la bêche a rencontré des squelettes humains orientés à la manière franque : tête à l'Ouest, pieds à l'Est. Plusieurs des cadavres reposaient dans la terre nue; d'autres dans des cercueils maçonnés en pierre. A côté de ces squelettes étaient les armes : *Spatha*, *Scramasaxe*, *francisques* (haches), *fers de framée*. On retira aussi du sol de petits vases en terre cuite, dont plusieurs à panse renflée, circulaire et percée de trous. Ils contenaient du charbon de bois mélangé avec de la terre »<sup>7</sup>.

Contrairement à Théodore Gobert qui estimait pouvoir identifier ce cimetière avec le lieu sépulcral primitif dépendant de la collégiale Saint-Pierre, il est plus vraisemblable que, selon Godefroid Kurth, on ait affaire ici au lieu d'inhumation le plus ancien de la population liégeoise au très Haut Moyen Age. Comme l'écrit avec beaucoup de justesse l'éminent médiéviste : « Né dans le vallon du Glain, Liège s'est répandu hors de cet étroit goulot et s'est développé en éventail au pied de la colline de Publémont, dans la vallée de la Meuse... Le batelier s'est établi à proximité du fleuve, le cultivateur dans le champ qu'il exploite. Sur le promontoire que forme l'extrémité de la colline de Publémont frappée par les

rayons du soleil levant, on a, selon l'habitude franque, disposé le cimetière »<sup>8</sup>.

Après avoir médité sur le destin de nos ancêtres, descendons vers le lieu de leur habitat. Nous prenons pied sur un terrain légèrement bombé, cône de déjection comme disaient les géographes, des alluvions de la Légia. Cette petite plaine, bien abritée, surplombe de quelques mètres de hauteur le cours de la Meuse. Les fondations de la villa romaine incendiée au IV<sup>e</sup> siècle ont été réutilisées pour y élever, au VII<sup>e</sup> siècle, la *domus*, la maison — sorte de résidence secondaire de l'évêque de Tongres — Maestricht Lambert. Cette habitation comportait un oratoire<sup>9</sup>. Après la mort de l'évêque, son successeur Hubert accomplit un acte qui allait avoir des répercussions considérables : il fit retransférer le corps de saint Lambert sur les lieux mêmes de son assassinat. L'oratoire devient vers 720, une basilique que saint Hubert dédie à la mémoire de son prédécesseur. Mais il fait plus, en bâtissant l'église Saint-Pierre à proximité immédiate du cimetière dont nous avons rappelé tantôt l'existence, il désire rester au-delà de la mort auprès de son peuple, puisqu'il lui donne une destination cimétériale en la choisissant comme lieu de sa sépulture<sup>10</sup>. Enfin, même si l'existence de la petite église de Notre-Dame n'est attestée pour la première fois que dans la *Vita Notgeri*, il est hautement probable que le ministère paroissial — concrétisé par l'administration des sacrements et, principalement, du baptême — a fonctionné, dès l'époque mérovingienne, à l'ombre de la cathédrale Saint-Lambert<sup>11</sup>.

C'est donc avec raison que Luc-F. Genicot a pu conclure que l'on se trouvait, avec Saint-Lambert, Saint-Pierre et Notre-Dame, en présence de ce que les historiens appellent un groupe épiscopal mérovingien, à l'image de ceux que Jean Hubert a étudiés sur le territoire de la Gaule<sup>12</sup>. Enchaînant sur les conclusions du jeune archéologue, Léopold Genicot, dans son évocation de la carrière de saint Hubert, a réaffirmé avec force que, dès la première moitié du VIII<sup>e</sup> siècle, le vicus mérovingien de Liège disposait, dans ce qui deviendra la place Saint-Lambert et ses abords immédiats, des fonctions liturgiques qui rythmaient la vie d'une population : un sanctuaire baptismal, une église destinée à la célébration des offices, un lieu de sépulture<sup>13</sup>. Sans oublier la résidence de l'évêque, définitivement implanté à Liège dans la seconde moitié du VIII<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>.

<sup>8</sup> Godefroid KURTH, *La cité de Liège au moyen âge*, t. 1, pp. 12-13.

<sup>9</sup> Jacques STIENNON, *Les premiers « palais » liégeois*, dans *Liège et son palais*, sous la dir. de Jean LEJEUNE, Anvers, 1980, p. 25.

<sup>10</sup> *Vita prima Hugberti*, dans *M.G.H., Scriptores rerum merovingicarum*, t. 6, p. 488.

<sup>11</sup> Godefroid KURTH, *op. cit.*, p. 22.

<sup>12</sup> Luc F. GENICOT, « Un groupe épiscopal mérovingien à Liège ? Contribution à l'étude du transfert du siècle épiscopal par saint Hubert », dans *Bulletin de la Commission royale des Monuments et des Sites*, t. 15, 1964, pp. 265-283.

<sup>13</sup> Léopold GENICOT, *Aspects de saint Hubert*, dans *Leodium*, t. LXIII, 1978, pp. 16-18.

<sup>14</sup> Cf. Jean-Louis KUPPER, *op. cit.*, p. 34.

<sup>4</sup> Jean d'OUTREMEUSE, *Ly Myreur des Histors*, éd. A. Borgnet, t. VI, p. 319 et pp. 673-674 et t. IV, p. 86. Cf. Godefroid KURTH, *op. cit.*, p. 13.

<sup>5</sup> Godefroid KURTH, *Notger de Liège et la civilisation du X<sup>e</sup> siècle*, t. 1, p. 135.

<sup>6</sup> Henri VANDERBECH, *Monumenta Patriae Leodiensis*, Bibliothèque de l'Université de Liège, ms. 978, pp. 734-735.

<sup>7</sup> Théodore GOBERT, *Liège à travers les âges*, nouvelle édition, t. IX, 1977, p. 313.

Cette résidence occupait l'emplacement de l'actuel « Palais des Princes-Évêques ». L'espace compris entre la façade de l'édifice et la portail nord de la cathédrale provoque un problème difficile.

C'est dans cette zone que Godefroid Kurth plaçait le « Vieux-Marché », signalé dans la *Vita Notgeri*<sup>15</sup>. Reprenant la question, Jean-Louis Kupper met en doute après Théodore Gobert l'existence d'un marché à cet endroit. Pour lui, le marché primitif était situé sur la place du Marché actuelle<sup>16</sup>. A ce stade de la recherche, l'histoire doit demander le secours de l'archéologie. La coupe 314, telle qu'elle est reproduite par Marcel Otte et Jean-Marie Degbomont, révèle, au niveau de la couche 12, un sol d'occupation mérovingien sur lequel on relève des déchets de maçonnerie (chaux, graviers, fragments de tuiles) qui, selon ces auteurs, correspondaient à l'implantation de petits bâtiments civils<sup>17</sup>. C'est tout ce que l'on peut en dire, dans l'état actuel de nos connaissances.

Comme les fouilles n'ont pu se poursuivre dans la zone méridionale — autrement dit au sud de la cathédrale — par suite des exigences de la circulation automobile et du trafic des autobus, les efforts des fouilleurs se sont portés vers la zone orientale de la place Saint-Lambert. C'est là que nous les suivrons, pour reconstituer les séquences historiques du vicus mérovingien. Ces séquences sont dominées — j'allais dire animées — par la présence de la Légia. Une double présence, puisque les fouilles ont recoupé d'abord son cours occidental puis un bras oriental, à 12 m à l'est du précédent. A cet endroit, nous rejoignons le côté occidental de l'actuelle place du Marché. Le matériel céramologique et l'étude palynologique indiquent une occupation autour du bras occidental, à l'époque mérovingienne<sup>18</sup>. Cependant, c'est à hauteur du bras oriental, qui coulait du sud-ouest au nord-ouest et qui a été comblé, que l'on a retrouvé, au sommet de ce comblement, les éléments archéologiques les plus intéressants. Marcel Otte et Patrick Hoffsummer, qui sont à l'origine de cette importante découverte, ont soigneusement décrit cette « construction de bois, faite de deux séries de planches jumelées, emboîtées dans des pieux rainurés » et qui formait une « sorte de caniveau aménagé dans le cours de la Légia »<sup>19</sup>. J'ai pu personnellement admirer ces éléments de charpente du VII<sup>e</sup> siècle dès leur découverte et pendant les quelques semaines où ils ont été accessibles. Plusieurs hypothèses ont été avancées. S'agirait-il d'un débarcadère à l'endroit où la Légia pouvait devenir navigable et favoriser le transport de marchandises par des embarcations à fond plat, jusqu'à la Meuse ? Cette interprétation a été, un moment, envisagée ; mais elle se heurtait à plusieurs obstacles : d'abord, la structure coulissante de l'ouvrage, ensuite le

peu de rentabilité d'un transport par eau sur une courte distance. Marcel Otte et Patrick Hoffsummer me semblent avoir trouvé la solution rationnelle en y voyant « une sorte de bief qui, apparemment, devait servir à amener l'eau dans une aire aujourd'hui détruite et située au nord de la coupe dégagée »<sup>20</sup>.

Or, c'est dans cette zone que de nombreux textes médiévaux situent l'existence d'un vivier — lieu de collecte et de vente — dont l'activité s'est maintenue pendant plusieurs siècles sous l'appellation de rieu des Pêcheurs, jusqu'en 1737<sup>21</sup>. Patrick Hoffsummer, qui consacre dans ce volume une description détaillée à la charpente, a écrit significativement, sans connaître les témoignages historiques relatifs à ce vivier, que l'ouvrage d'art mérovingien pouvait être en relation directe avec une installation artisanale voisine nécessitant l'apport ou l'évacuation d'eau<sup>22</sup>. Ne sont-ce pas là, précisément, les conditions nécessaires de fonctionnement d'un vivier ?

En outre, dans la même zone, de nombreux trous de poteaux, datables de la même époque, ont été mis au jour. On est donc en droit de considérer que le bief et le vivier constituent les vestiges de ce qui, à l'époque mérovingienne, formait le secteur occidental d'une aire consacrée dès le VII<sup>e</sup> siècle à l'artisanat et au commerce, autrement dit de ce qui allait devenir le Marché. Aussi, est-ce très légitimement que Marcel Otte et Patrick Hoffsummer ont pu conclure à « l'existence, dès cette haute époque, d'une petite bourgade à l'emplacement de la future ville de Liège, bien avant les premières mentions par les sources écrites »<sup>23</sup>. On peut ajouter que la survie de ce groupement humain a été assurée par l'existence d'un chemin d'origine romaine — la future Feronstrée, venant de Maastricht et qui débouchait dans l'aire commerciale et artisanale mérovingienne, tandis que celle-ci était très probablement reliée à la Meuse par un autre chemin possible, embryon de la rue Neuvicé.

On sait que les spécialistes de l'histoire urbaine hésitent à attribuer la dénomination de ville à une agglomération dépourvue d'enceinte et d'une activité commerciale diversifiée. Ce que nous venons d'étudier correspond donc à un noyau préurbain qui a quitté sa condition de « village » pour évoluer, avant saint Lambert et pendant son épiscopat, vers la notion de *vicus*. Si ce terme n'est appliqué à Liège que dans les textes de l'époque carolingienne<sup>24</sup>, il est déjà inscrit dans la réalité dès le VII<sup>e</sup> siècle, comme l'indique le résultat des fouilles de 1977-1982. De l'arête terminale du Publémont à l'actuelle place du Marché, ce *vicus* rassemble son espace cimetériel, son groupe épiscopal, ses activités artisanales et commerciales. Dès le VII<sup>e</sup> siècle, les éléments qui vont composer le visage de la Liège future étaient, par conséquent, déjà rassemblés.

<sup>15</sup> Godefroid KURTH, *Notger de Liège*, t. 2, p. 38.

<sup>16</sup> Jean-Louis KUPPER, *ici même*, p. 34.

<sup>17</sup> Marcel OTTE et Jean-Marie DEGBOMONT, « Les fouilles de la place Saint-Lambert à Liège, en 1982 », dans *Bulletin de la Société royale « Le Vieux Liège »*, t. 10, 1983, p. 368.

<sup>18</sup> Cf. Patrick HOFFSUMMER et Catherine PETERS, *La céramique romaine et médiévale*, *ici même*, pp. 275 et suiv.

<sup>19</sup> Marcel OTTE et Patrick HOFFSUMMER, *Compte rendu de fouilles*, *ici même*, pp. 253 et suiv.

<sup>20</sup> Marcel OTTE et Patrick HOFFSUMMER, *ibid.*

<sup>21</sup> Cf. Théodore GOBERT, *Liège à travers les âges*, t. VII, pp. 488-490.

<sup>22</sup> Patrick HOFFSUMMER, *Les structures de bois et leur analyse dendrochronologique*, *ici même*, p. 267.

<sup>23</sup> Marcel OTTE et Patrick HOFFSUMMER, *ici même*, p. 259.

<sup>24</sup> Cf. Godefroid KURTH, *op. cit.*, p. 25.